

Néoréacs

Piqûre de «Rappel»

Par
CÉCILE DAUMAS
et SONYA FAURE
Illustrations
SÉVERIN MILLET

Malgré ses raccourcis et ses impasses, «le Rappel à l'ordre», pamphlet de Daniel Lindenberg republié quatorze ans après sa première édition, se révèle clairvoyant et aura bouleversé le débat d'idées.

C'est ce qu'on appelle une belle intuition. En 2002, quelques mois à peine après la déflagration du 21 avril – Le Pen père parvient au second tour de la présidentielle –, Daniel Lindenberg publie un mince essai qui va déchirer la famille des intellos français. Dans *le Rappel à l'ordre*, paru au Seuil, l'historien des idées

pointe, sous le vocable de «nouveaux réactionnaires», ceux qui sont passés sans trop de cas de conscience de la révolution qui chante aux sirènes du déclin. Des noms sont donnés, constituant en somme une «liste noire», procédé qui sera fortement reproché à l'auteur : le philosophe Alain Finkielkraut, les auteurs Michel Houellebecq, Maurice Dantec

ou Philippe Muray, l'historien Marcel Gauchet, le sociologue Pierre-André Taguieff, tous accusés, par leur critique de la société et de la démocratie notamment, de vouloir restaurer des valeurs oubliées : l'autorité, la nation, l'ordre et le «peuple réel». Contrairement à leurs aînés, les «réactionnaires» de Lindenberg ne vouent plus aux gémonies la Révolution de 1789, mais l'ébullition de Mai 68, accusé de tous les maux. Et s'ils sont «nouveaux», c'est parce qu'ils n'ont pas toujours été conservateurs mais viennent des rangs de la gauche.

Quatorze ans plus tard, les éditions du Seuil publient à nouveau le petit livre, paré d'un bandeau rouge accrocheur sur la couverture : «*Essai prémonitoire*». Et agrémenté d'une postface de l'auteur qui revendique sa mise à jour d'une galaxie néoréac en France. «*Comment nier que le phénomène indéniable, indubitable, irréfutable, qui ne date pas des massacres de janvier 2015, ni même des années 2000, soit la libération de la parole réactionnaire qui touche chaque jour des milieux et des individus jusque-là rétifs ?*» y réaffirme Daniel Lindenberg.

Quand le livre sort en 2002, pourtant, la polémique est stratosphérique à l'échelle du jardin intellectuel

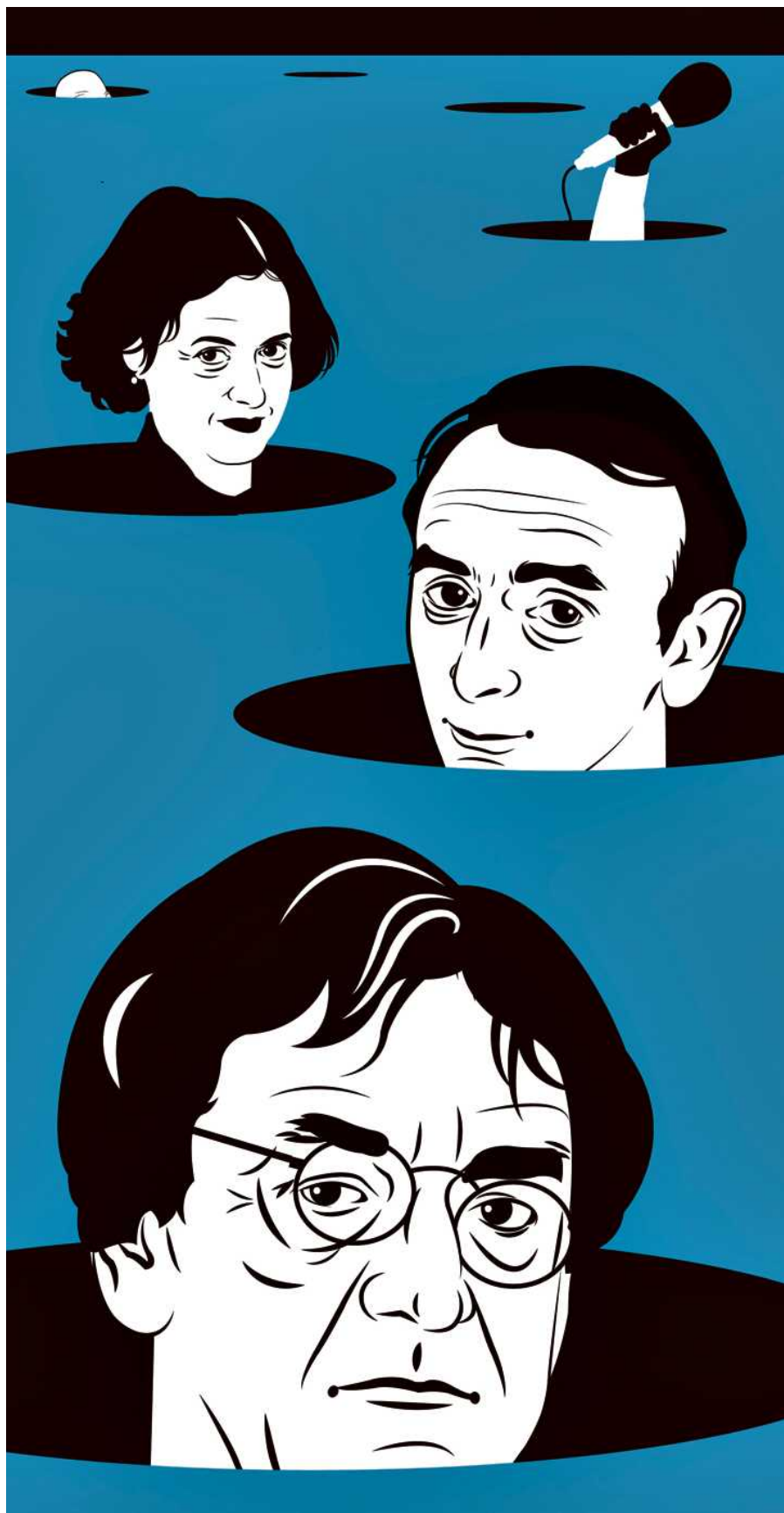
français. A l'époque, la pensée réactionnaire est bien plus diffuse et atomisée qu'aujourd'hui. En nommant des intellectuels et en les rangeant sous une même étiquette, Lindenberg lève un tabou, au risque d'être violent et imprécis. Nombre l'accusent de se livrer à une

chasse aux sorcières, de se comporter, au nom du progrès, en censeur du débat démocratique et, surtout, d'amalgamer des noms qui n'ont pas grand-chose à voir entre eux. Quoi de commun entre le catholicisme d'un Pierre Manent – d'ailleurs, Lindenberg dit aujourd'hui avoir commis une erreur en glissant son nom dans son essai – et le républicanisme intransigeant d'un Régis Debray ? On reproche aussi à l'auteur d'avoir signé un livre aussi vif que peu étayé. La réaction desdits réactionnaires n'est donc pas tendre, laissant Lindenberg encore marqué aujourd'hui.

CONTEXTE PORTEUR

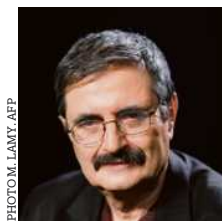
A l'époque, *le Rappel à l'ordre* est aussi un coup éditorial et politique pour la (alors) toute jeune collection dirigée par Pierre Rosanvallon «La République des idées», au sein des éditions du Seuil. «*Un nouveau marché s'installe alors qui va connaître un développement considérable : celui de petites* Suite page 4





De haut en bas : Michel Onfray, Elisabeth Lévy, Eric Zemmour et Alain Finkielkraut.

«La droitisation de l'intelligentsia ne fait plus aucun doute»



PHOTOM. LAMY. AFP

Vilipendé à la publication en 2002 de son essai, l'historien des idées Daniel Lindenberg persiste et signe: la bascule idéologique a eu lieu et les «nouveaux réactionnaires» ont investi le champ politique.

De lui-même, il n'aurait sans doute pas republié son essai *le Rappel à l'ordre*. Trop de coups échangés, encaissés. Mais l'historien des idées Daniel Lindenberg ne regrette rien. Jamais les «nouveaux réactionnaires» ne se sont si bien portés.

«A la publication de mon essai, en 2002, je m'attendais à un débat, pas à des insultes. On m'a accusé d'être un inquisiteur, d'appartenir à la police de la pensée. On a voulu faire croire que tous ces gens de gauche que je qualifiais de nouveaux réactionnaires se posaient simplement des questions sur la nation ou l'immigration et qu'ils avaient le droit de ne pas être angéliques. Mais cette droitisation de l'intelligentsia, elle ne fait plus aucun doute aujourd'hui. Je ne regrette rien. Ceux qui me mettaient en accusation sont aujourd'hui les premiers à faire sauter les bouchons de champagne pour célébrer leur victoire dans la guerre des idées. En mars 2015, la revue *Eléments*, magazine de la nouvelle droite, titre le "grand retournement" à propos de la débâcle du progressisme.

«D'une certaine façon, nouveaux et anciens réacs finissent par se fondre.»

«On m'a reproché d'avoir écrit un livre court. Il répondait au format de tous les textes publiés par "la République des idées", de Pierre Rosanvallon. Il rendait compte aussi d'un mouvement naissant. Mes coups de sonde ont pu paraître impressionnistes et prêter le flanc à des critiques, qui sont allés jusqu'à me taxer de "délire" et d'"ignorance" pour mieux tuer le débat dans l'œuf.

«Je ne crois pas avoir jeté un interdit sur la critique des idées de gau-

che. Simplement, c'est autre chose de remplacer des idées de gauche obsolètes et naïves par celles de l'extrême droite. La gauche a été tiers-mondiste, par exemple, il fallait remettre en cause cette approche, cela ne veut pas dire réhabiliter une nouvelle forme de colonialisme. D'une certaine façon, nouveaux et anciens réacs finissent par se fondre.

«La grande nouveauté aujourd'hui est que ces thèmes sont passés dans le champ politique. Manuel Valls reprend les idées néoconservatrices que j'identifie dans mon

livre, il aurait pu en faire partie. Nul ne peut nier que nous assistons

en France, comme ailleurs dans le monde, à une révolution conservatrice qui affiche désormais la couleur et dont les relais politiques ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Il serait intéressant de suivre la réceptivité des gauches radicales à certaines thématiques venues des discours du repli.

«De façon plus générale, nous assistons à un affaiblissement des principes républicains, il faut bien que des digues aient cédé pour qu'un gouvernement de gauche fasse comme proposition la déchéance de la nationalité. Le camp progressiste est dans un tel état qu'on peut le cambrioler en plein jour: Marine Le Pen s'est dite récemment féministe, se réclamant de Simone de Beauvoir.

«La nature idéologique a horreur du vide. Depuis des années, l'offre d'idées nouvelles est venue de l'extrême droite. Ces idées ont pris le masque de la rébellion et du non-conformisme. Il y aurait un certain courage à dénoncer le pouvoir étouffoir de la gauche. Le bilan de cette bascule idéologique est catastrophique, mais je reste un incorrigible optimiste. Peut-être faudra-t-il passer par des expériences politiques extrêmes pour qu'il y ait une réaction aux réactionnaires. Pour l'instant, c'est la traversée du désert.»

Recueilli par **CÉCILE DAUMAS** et **SONYA FAURE**

Suite de la page 2 **collections** d'idées et de polémiques, avec aussi "Agone" ou "Raisons d'agir", créée par Pierre Bourdieu», analyse Pascal Durand, auteur avec Sarah Sindaco, du *Discours «néoréactionnaire»* (CNRS éditions, 2015). Ces livres ont l'intérêt d'alimenter le débat public, mais parfois sans en restituer toute la complexité. Le *Rappel à l'ordre* bénéficie aussi d'un contexte médiatique porteur: les émissions qui mêlent people et politique ont déjà le vent en poupe et dans *Tout le monde en parle*, l'animateur Thierry Ardisson présente Lindenberg comme «celui qui a mis le feu aux poudres»... Mais le *Rappel à l'ordre* est aussi une recomposition de la gauche intellectuelle. Derrière Lindenberg, il y a l'historien et sociologue Pierre Rosanvallon, éditeur de l'opus, qui signifie sans ménagement sa rupture avec ses anciens compagnons de la gauche antitotalitaire, comme Marcel Gauchet ou Pierre Nora. «Par ce livre, il acte un tournant: les libéraux n'étaient plus d'accord entre eux sur les questions fondamentales de la liberté et du progrès», analyse l'historien des idées à Oxford Sudhir Hazareesingh.

EFFET COLLATÉRAL

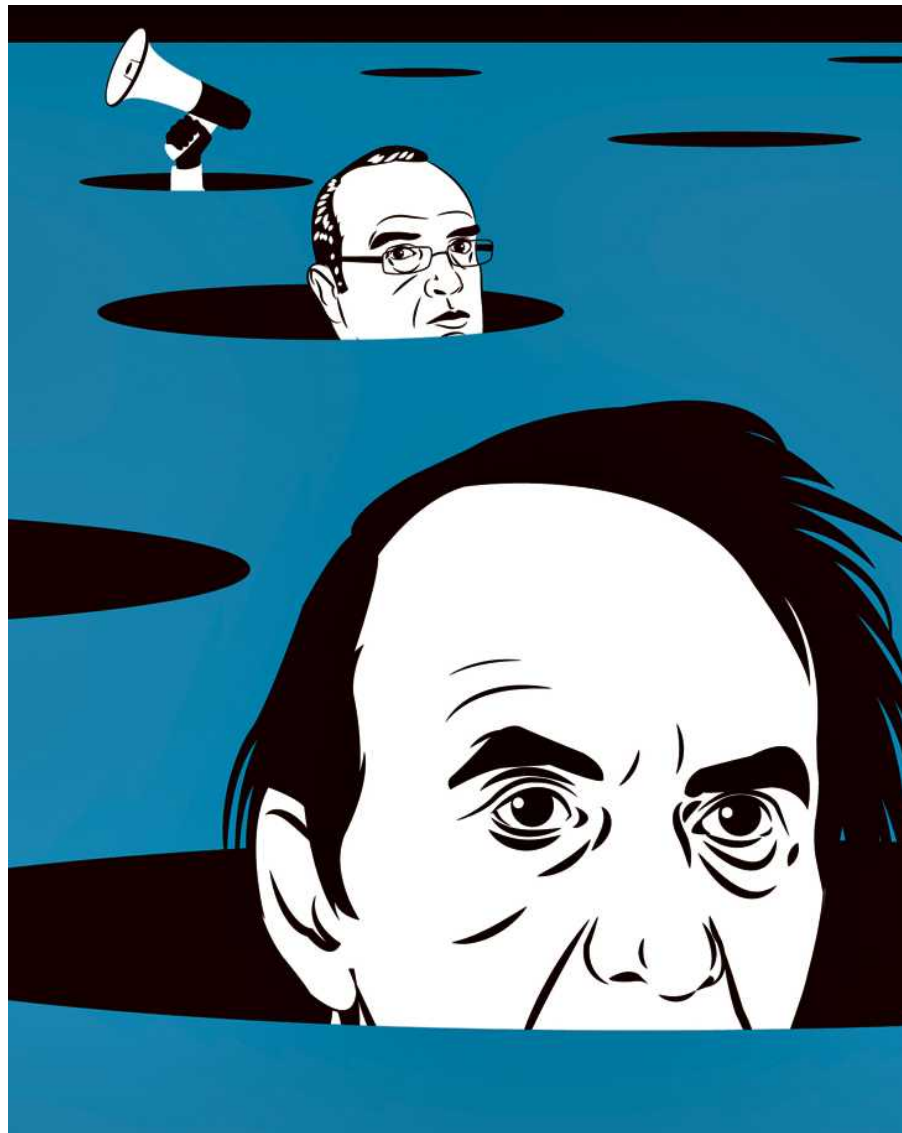
Quatorze ans plus tard, que reste-t-il de l'essai? Slogan médiatique efficace, le terme «nouveaux réactionnaires» a fait florès (Jean-Loup Am-selle a repris le procédé avec sa dénonciation des *Nouveaux Rouges-Brunts*, aux Editions Lignes). Et la droïtisation du débat d'idées ne fait plus aucun doute. Lindenberg, au-delà des erreurs pointées, a révélé un basculement idéologique majeur. «C'est un petit livre prophétique, poursuit Sudhir Hazareesingh. Malgré lui, son auteur anticipe merveilleusement la France depuis les années Sarkozy.»

A la relecture, certains passages se révèlent clairvoyants. «Le désir de réaction se répand désormais au grand jour à travers différents "procès", écrit-il en 2002: celui de la culture de masse, celui des droits de l'homme, celui de l'antiracisme, plus récemment celui de l'islam...» Justement, Lindenberg montre comment ce dernier procès se confond avec celui de l'immigration. «Le rejet des nouveaux barbares (appelés parfois "sauvageons") est souvent le contenu latent des hymnes à l'école républicaine d'antan», écrit l'historien des idées... «Il faut reconnaître un certain coup d'œil à Lindenberg, admet Sarah Sindaco, chercheuse à l'Université de Liège. Dès 2002, il a repéré le concept de "laïcité" dressé contre une immigration prétendument massive ou contre la représentation d'un islam conquérant.»

Lindenberg manque en revanche la rupture fondamentale que représente le 11 Septembre 2001, et plus généralement le risque terroriste, y compris pour la scène intellectuelle française fortement marquée par l'année 2015. Autre manque de clairvoyance: quand, en 2002, l'auteur s'agace que la moindre critique de la politique israélienne soit accusée d'antisémitisme, il balaise rapidement la «vague d'antisémi-

tisme [en France], dont la réalité en tant que telle, écrit-il, reste sujette à caution». Il s'explique aujourd'hui: «Je ne dirais plus la même chose. Mais je continue à affirmer que le cancer des crimes antisémites ne justifie pas l'islamophobie et la stigmatisation de toute une population.» Malgré (et avec) ses raccourcis et ses impasses, l'essai marque ainsi l'histoire des idées en France. «Depuis sa parution, toute tentative d'analyser les discours réactionnaires se trouve inmanquablement renvoyée à Lindenberg et accusée de faire comme lui des amalgames», confirme Pascal Durand, sociologue de la littérature à l'Université de Liège. Autre effet collatéral de l'essai: en affublant d'un nom une tendance alors diffuse, il aurait donné une réalité au phénomène réactionnaire, selon Pascal Durand: «L'ouvrage a cristallisé ce qu'il dénonçait: les personnes visées, jusqu'alors dispersées, ont, d'une certaine manière, fait corps pour se défendre. Dans la foulée, un certain nombre d'entre eux a même assumé, de manière provocatrice, cette désignation de "nouveaux réacs" et constitué un grand réseau informel.» Ils ont fondé des journaux, comme *Causeur* avec la journaliste Elisabeth Lévy, ou des sites internet, comme le Nouveau Réactionnaire. D'une certaine façon, le livre et le débat qu'il a provoqué auraient légitimé les thèses des «néoréactionnaires». «Il ne faut pas oublier que Lindenberg et son éditeur, Pierre Rosanvallon, étaient partie prenante du débat idéologique, tenants d'un gauche sociale-démocrate ou libérale, souvent accusée de tous les maux, avance Pascal Durand. Le livre a contribué à faire penser que face à cette doxa démocratique dominante existait une doxa alternative.» Sur l'air du «c'était mieux avant», cette doxa nostalgico-alternative semble désormais imposer ses thèmes au débat d'idées, de la réforme de l'école à l'identité d'un peuple ou d'une nation. «Il y a eu depuis 2002 un effet d'accélération et d'amplification: le néoconservatisme se retrouve aussi bien sous la plume de Jean Sévillia, du Figaro magazine que dans les ouvrages du comédien Lorant Deutsch, qui ont un succès extraordinaire», note Sudhir Hazareesingh, auteur de *Ce pays qui aime les idées* (Flammarion, 2015), livre où il pointe la tentation du repli de la pensée française.

Mais le succès de la réaction, c'est aussi l'affaiblissement du camp progressiste. La gauche, comme en faillite doctrinale et intellectuelle, n'opposerait ni dignes ni pare-feu (lire ci-contre). Et ce que montre aussi, en négatif, ce nouveau catalogue réactionnaire, c'est l'absence de plus en plus assourdissante dans l'espace public d'intellectuels académiques, passés par l'université. Aujourd'hui, la parole publique et médiatique est accaparée par des polémistes, plus journalistes que docteurs, qui, dans leurs propos, n'ont de comptes à rendre à aucune instance scientifique: sans études ni retours devant leurs pairs, ils peuvent affirmer à peu près ce qui leur chante. Provocations et excès compris. ◀



De gauche à droite: Richard Millet, Michel Houellebecq et Renaud Camus.

Une étiquette réfutée

Alain Finkielkraut, Michel Onfray ou Michel Houellebecq... Catalogués dès 2002 ou fraîchement promus néoconservateurs, rares sont ceux qui se reconnaissent dans cette appellation expéditive.

Depuis 2002 et la sortie du brûlot *Le Rappel à l'ordre*, qu'est-ce qui a changé dans le camp des «nouveaux réactionnaires»? Il s'est étoffé, transformé. Aux anciens de gauche se sont ajoutées de vraies figures de droite. «Lindenberg visait des personnalités issues de la gauche, à ce glissement s'ajoute aujourd'hui le réveil d'une droite "dure" incarnée par un Zemmour, un Rioufol ou encore un Tillinac, vieux gognard de la droite traditionnelle», note Sarah Sindaco, auteure, avec Pascal Durand, du *Discours «néo-réactionnaire»* (CNRS éditions). En 2002, Zemmour n'existe pas, Lindenberg l'ajoute dans sa postface: «Un cas», dit-il, par ses succès éditoriaux, et par «sa culture historique et politique impression-

nante, même s'il lui arrive de confondre ses mythes avec la réalité». Dans les médias et sur les plateaux télé, les nostalgiques d'une «République d'avant» fantasmée se multiplient, comme la polémiste Elisabeth Lévy (qui réfute l'appellation «réac») ou la jeune journaliste Eugénie Bastié, petite dernière dans la grande famille des néoconservateurs. Sur le plateau de *Ce Soir ou jamais*, l'écrivain Richard Millet regrette en 2012 «être le seul Blanc au métro Châtelet-Halles à 6 heures du soir». Sans parler du «grand remplacement» de Renaud Camus, tant reprise par l'extrême droite.

«Prophète». Autre «cas» apparu depuis 2002, Michel Onfray, à propos duquel Lindenberg se montre prudent: pour l'heure, le philosophe «nie tout ralliement, malgré tous ceux qui jouent de la mandoline sous sa fenêtre», écrit-il dans sa postface. Néoconservateur, Onfray? «Je le vois plutôt comme un libéraliste assez classique, un proudhonien qui se méfie des élites et du système parlementaire. Il



SÉVERIN MILLET

reste un homme de gauche, attaché à la défense de la classe ouvrière et à l'éducation populaire», le défend l'historien des idées d'Oxford Sudhir Hazareesingh. Plus complexe idéologiquement, l'écrivain Michel Houellebecq, longuement cité en 2002. En 2016, Lindenberg en fait carrément un «prophète», ce que l'auteur récusé. Sur le plateau de France 2 lors de la promotion de *Soumission* en janvier 2015, Houellebecq affirmait : «Aucun roman n'a changé le cours de l'histoire. Les essais le font.» L'écrivain et philosophe Alain Finkielkraut, lui, a pris du galon – il entre à l'Académie française dans une semaine – mais récusé toujours l'étiquette de néoréac. Dans *le Monde*, il explique cette semaine : «Le réactionnaire a la nostalgie de l'Ancien Régime. Moi, la démocratie me va très bien.» Avant de poursuivre : «Je n'aurai aucune honte à me dire de droite, mais la droite et la gauche épousent le même mouvement de l'extension illimitée des droits dans lequel je ne me reconnais pas.»

«Problèmes». Pour l'historien Marcel Gauchet aussi, les intellectuels doivent pouvoir critiquer la démocratie, sans pour autant passer pour des antidémocrates. «Le livre de Lindenberg avait l'ambition de décrire un phéno-

mène qui, avec le recul, existe bien. Une prise de conscience a en effet émergé au début des années 2000 : quelque chose ne tourne pas très rond dans l'évolution de nos démocraties censées être triomphantes, dit-il. Mais Lindenberg passe à côté de son sujet et travestit ces questionnements légitimes en les amalgamant. On peut dire que la manière dont la massification scolaire a été menée a échoué, et qu'on pourrait faire autrement. Oui, il y a un problème avec l'intégration des personnes immigrées. Regardons le problème et trouvons une solution. C'est l'interdiction de dire qu'il y a des problèmes qui me pose problème.»

La polémique qui a suivi la parution de l'essai a marqué l'image de l'historien. «Calomniez, il en restera toujours quelque chose», regrette Gauchet. L'auteur du *Désenchantement du monde* a essuyé une même polémique en 2014, lorsque le sociologue Geoffroy de Lagasnerie et l'écrivain Edouard Louis ont appelé au boycott des Rendez-vous de l'histoire de Blois, dont il devait prononcer la leçon inaugurale. «Lindenberg a créé une sorte de filon pour la gauche radicale qui est persuadée que si ça va mal pour elle, c'est parce que des réactionnaires ont perverti l'esprit des gens», clôt l'historien.

C.D. et S.F.

EDITORIAL

Par
LAURENT JOFFRIN

La gauche larguée face à la «Réac Academy»

La gauche a oublié de se battre. Ou bien si elle l'a fait, elle s'y est prise comme un manche. Bien sûr, la montée en puissance des «intellos réacs» a des causes sociales et politiques profondes. La crainte de la mondialisation, la peur de l'immigration, le besoin de repères et d'autorité, les incertitudes de la modernité technologique et marchande : là sont les racines de la «Réac Academy». Dans des registres très différents, le succès d'un Finkielkraut ou celui d'un Zemmour, plébiscités par une opinion inquiète, a coïncidé avec l'ascension de la droite dure ou de l'extrême droite, qu'ils ont accompagnée, et parfois favorisée. Mais enfin, quelle cécité, quelle maladresse, quelle rigidité dans la gauche intellectuelle !

Il faut se souvenir, à l'origine, de la condescendance gênée, de l'afféterie arrogante avec laquelle le bouquin de Lindenberg, si prémonitoire, a été accueilli. Le livre est-il assez épais, assez farci de références ? L'auteur est-il assez titré ? N'est-ce pas un peu journalistique ? Et puis cette idée de faire une liste ! Cela rappelle les pires souvenirs... Et, enfin, s'attaquer à saint Houellebecq, alors l'idole du Paris branché ! Comme si le fait d'être un bon écrivain immunisait contre toute remise en cause politique. Lindenberg disait qu'une révolution conservatrice commençait. On ne l'a pas écouté. Pour avoir pris le relais, dans *l'Obs* ou dans *Libé*, on se souvient personnellement des leçons de morale reçues à l'époque, alors que l'évidence d'une dérive nationaliste crevait les yeux.

Si les intellos réacs tiennent aujourd'hui le haut du pavé, ils le doivent aussi à la gauche. Dans l'ancien camp progressiste, les uns ont été victimes d'une sourde attraction. Mettre en avant l'identité, l'autorité, l'héritage, la tradition, la laïcité vue comme une machine à éradiquer les différences et à dézinguer l'islam, c'était déjà la pente d'un certain chevenementisme, d'un souverainisme de gauche dont une bonne partie allait passer avec armes et bagages, tel Florian Philippot, au Front national, ou Natacha Polony au *Figaro* et dans la mouvance d'un Nicolas Dupont-Aignan, ou encore Jacques Sapir, dédié au projet une alliance antieuropéenne et rouge-brune. Mais ce n'est pas l'essentiel. Le reste de la gauche a négligé les sujets qui la gênaient. Pour certains, parler d'identité, d'immigration, de nation, de drapeau, c'était l'antichambre du fascisme ou, pire, du sarkozysme... Alors que sur tous ces points, une réponse de gauche existait, qu'on n'a pas su mettre en avant. La question de l'identité, maître mot de cette pléiade au talent médiatique réel, méritait mieux que

des anathèmes. De ces débats, on s'est souvent détourné en se pinçant le nez, alors même que le bon peuple, inquiet pour la France qu'il avait connue, méritait tout de même une réponse.

A l'identité «malheureuse» de Finkielkraut, le plus souvent immobile, passiste, figée dans la nostalgie d'un âge d'or mythologique, il fallait évidemment opposer la vraie identité de la France, qui comporte dans son histoire suffisamment d'exemples progressistes depuis la Révolution française, en passant par la Commune, révolte sociale et patriotique, l'affaire Dreyfus ou le Front populaire, pour donner de la France, celle de la révolte et de la liberté, celle du drapeau tricolore des révolutionnaires de 1791, de Lamartine ou de Jean Moulin, un visage ouvert et tourné vers l'avenir, tout en parlant aux profondeurs d'un peuple qui croit toujours à la République, comme il l'a récemment montré dans le drame terroriste. L'immigration ? Là aussi, les uns se sont mis à raser les murs en refusant de voir que l'accueil nécessaire des damnés de la planète poserait tout de même quelques problèmes d'intégration et de cohabitation dans les quartiers difficiles. Les autres ont réclamé, sans y avoir même réfléchi sérieusement, une ouverture totale des frontières qui n'est pratiquée nulle part à la surface du globe et qu'aucun gouvernement, le plus à gauche soit-il, n'a jamais pratiquée. Il fallait assumer l'accueil, à rebours de l'opinion, comme l'a fait cet été Angela Merkel pendant que le gouvernement français se mettait aux abonnés absents. Mais il fallait aussi assumer sa régulation, au lieu de s'évader, telle la gauche de la gauche ou certains écologistes, dans des palinodies inconséquentes teintées d'un humanisme hors-sol ignorant délibérément la situation des couches populaires, qui supportent l'essentiel des difficultés.

L'idée de progrès enfin, cible seconde mais décisive des intellos réacs, confits de déclinisme et de décadentisme, a été mal défendue. Il fallait évidemment en relever la bannière, au lieu de communier dans la déploration générale sur la mondialisation, qui comporte d'extrêmes duretés, mais qui porte en avant la technologie, le niveau de vie, qui sort de la misère des centaines de millions d'individus que trente ans de tiers-mondisme avaient laissés dans la stagnation. A force de dire que tout va mal en ce bas monde, l'opinion finit par le croire et réclame la protection des frontières, des nations et des lois. Il y avait une autre manière de parler du futur que d'en faire un film d'horreur. Sans optimisme historique, sans foi dans l'humanité, dans le savoir, dans la liberté, la gauche n'existe plus. ◀